

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 79 (1952)
Heft: 4

Artikel: Le train de midi dix : tout va de mal en pis !
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-228083>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

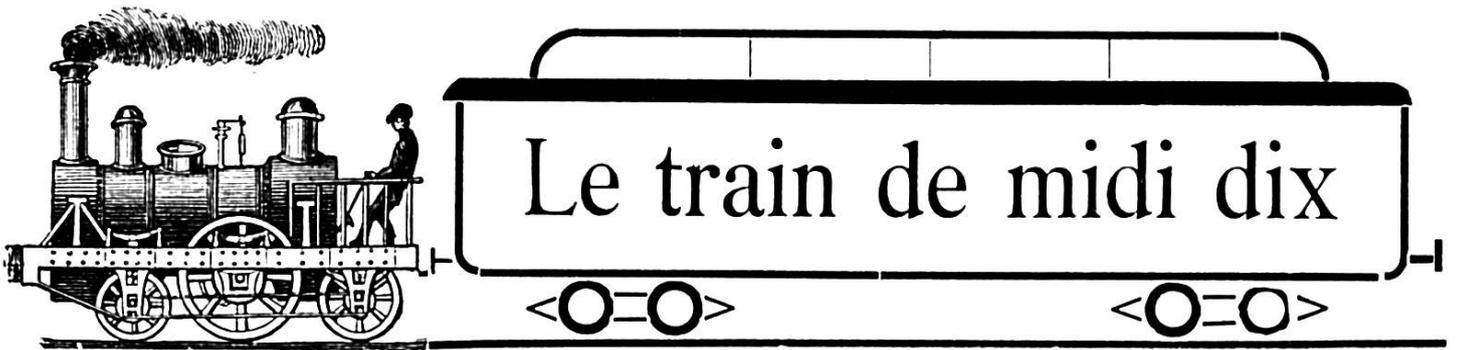
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Tout va de mal en pis !

On voudrait ne pas être pessimiste ! On doit pourtant constater que tout va de mal en pis ; dans tous les pays du monde et chez nous tout particulièrement.

La conjoncture est si élevée qu'on ne peut plus la regarder sans prendre le torticolis. C'est heureux car, de quel côté qu'on se tourne péniblement, on ne voit que misères et désolations !

Le vin reste dans les caves, l'agriculture manque de bras, les impôts vont croissant, les croissants augmentent de prix et diminuent de volume, les volumes invendus s'entassent chez les librairies, les libraires sont accablés par l'augmentation des prix du papier, les papiers sont nécessaires pour franchir les frontières, les frontières s'ouvrent trop largement aux produits étrangers, les étrangers n'ont plus les moyens financiers de venir chez nous, et pour nous la vie devient de jour en jour un problème plus redoutable à résoudre.

Durant tout l'été dernier, le pauvre diable de chez nous, à califourchon sur un vélo ou une moto, réduit à l'état d'escargot, a transporté le long des routes un hétéroclite barda sur son dos. Les autos traînant des remorques sont parties à la découverte de sites enchanteurs. Leurs propriétaires, emmenant femme et marmaille, ont dû abandonner, dans des appartements à 300 francs de loyer mensuel, la cuisinière électrique, la demi-pièce, le frigidaire, le

dévaloir, l'ascenseur, l'air conditionné, les lits jumeaux, la chambre de bain et le rasoir électrique. Ces errants se sont installés, après de longues discussions souvent aussi orageuses que le temps, à l'orée d'un petit bois ou dans un camp infesté de moustiques. Grands et petits, mâles et femelles sont remontés aux temps préhistoriques : ils ont réappris à fendre le bois, à faire un feu, à manger une soupe pleine d'escarbilles et parfumée à la fumée, à parcourir plusieurs fois chaque jour des kilomètres pour aller puiser de l'eau dans les ruisseaux aux motscroiséistes. Ils ont plus pesté que dormi sur les lits de camp, rêvant de lits douilletts laissés en pâture aux infernales mites...

Vacances ou congés payés écoulés, industriels, intellectuels, ouvriers ou employés ont retrouvé, avec un soupir de soulagement, l'usine, le studio, l'atelier, le bureau, le rond-de-cuir pneumatique, la pinte où l'on tape le carton, les rues sans bouse de vache, les trottoirs où l'on ne risque pas à chaque pas la douloureuse entorse, le garage où l'on contemple, les mains dans les poches et la cigarette au bec, à l'abri de toute courbature et de toute hernie, le brave type qui nettoie la bagnole et change la roue de secours.

Madame, l'œil pétillant de joie, a gaspillé l'eau courante sur son évier blanc comme neige, tiré l'eau bouillante du cumulus, ouvert toute grande la gueule du dévaloir, tourné le bouton de la cui-

sinière électrique, et celui de la radio, souri dans la glace de sa salle de bains !

Les gosses ont braillé d'aise de ne plus avoir à décrotter et graisser des chaussures pleines de boue et à emporter loin du campement les boîtes de conserve vides. Ils ont écouté avec ravissement la chanson de la chasse qui remplaçait celle des moustiques et des crapauds.

Chacun espérait avoir retrouvé le repos ! Mais voilà que de nouvelles misères pointaient à l'horizon et que des esprits malins s'ingéniaient à lancer ces heureux dans de nouveaux tourments :

Les courses d'école de deux, trois jours et plus ; les camps de vacances scolaires ; la radio scolaire ; les séances scolaires de cinéma, les expositions de dessins scolaires ; les innombrables arbres de Noël. Toutes ces activités « scolaires » qui font dire à ma grand-mère :

— Mon té ! Mon té ! Mon té ! Comment ces pauvres angelots s'en sortiront-ils sans perdre la tête quand ils auront en plus la télévision scolaire ?

De nouveaux exodes de populations sont mis sur pied : 60 000 malheureux partent à vélo, à moto, en auto, en jeep, en car, en trains spéciaux vers Genève (ce nombril passablement excentrique du monde) où doit se dérouler le match de football Suisse-France. On parque ces pauvres gens — triste réminiscence des camps de concentration — comme des moutons, dans le but de leur donner une leçon de courage, de virilité, d'internationalisme propre à combattre le chauvinisme. Et voilà que ces moutons deviennent enragés, conspuent plus qu'ils n'applaudissent les vingt-deux gars obligés de travailler le dimanche pour gagner leur croûte, sous la haute surveillance d'un garde-chiourme qui encaisse plus de coups de sifflets qu'il n'en distribue.

On n'épargne pas même ces pauvres Italiens qui, accablés par des inonda-

tions catastrophiques, doivent — pauvres malheureux — traverser à plus de 15 000 un Pô déchaîné et venir patauger dans les rues inondées de Lugano pour assister au match Suisse-Italie ; tandis que de l'autre côté des Alpes, 5000 Suisses écrasés sous le poids d'innombrables impôts et de la cherté du coût des denrées, se trouvent tenus, par pur patriotisme, de traverser le Gothard.

Misère de nous ! Les dimanches sont si surchargés d'obligations diverses que la moitié du corps électoral — plusieurs centaines de milliers de pauvres bougres de citoyens — n'ont plus jamais le temps de se rendre aux urnes et se voient privés de leur droit de vote.

* * *

Que 1952 vous apporte, amis lecteurs et chères lectrices, le don d'ubiquité, afin que vous puissiez remplir les devoirs qui vont vous incomber durant ses cinquante-deux dimanches.

C'est le vœu bien sincère de

Jean du Cep.

